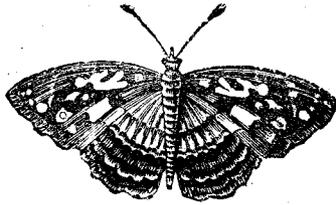


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; M^{me} Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

LE PAPILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

OU PEUT CONDUIRE LE JEU DE DOMINO.

J'en sais qui diront : Le jeu de domino peut conduire au suicide;

D'autres : Le jeu de domino peut conduire à rien du tout ;

D'autres : Le jeu de domino peut conduire à Charenton ;

D'autres : Le jeu de domino peut conduire à la misère.

Sottise que tout cela. D'habitude le jeu de domino conduit au café, d'où quelquefois il conduit à la fortune. Pour peu que vous en doutiez, je me charge de vous convaincre avant trois minutes. Prêtez-moi votre attention.

Vous savez jouer au domino, n'est-ce pas? C'est très-bien, mais ce n'est pas tout. Il faut encore que vous aimiez le jeu de domino pour lui-même, c'est-à-dire que vous ne jouiez que le domino, et non la demi-tasse ou le petit verre. Aimez-vous le jeu de domino pour lui-même? — Oui. — Voulez-vous y faire votre fortune? — Oui. — En ce cas allez vous asseoir à cette table, où ce vieillard éternue en lisant le *Journal du Commerce*.

Vous saluez. Le vieillard vous rend votre salut. Voilà la conversation engagée. — Après vous, le *Journal du Commerce*. — Quoi, jeune homme, vous lisez le *Journal du Commerce*? — Oui, Monsieur, c'est le journal qui m'intéresse le plus après les *Petites Affiches*. — Alors vous devez savoir jouer au do-

mino? — Certainement, Monsieur. — Vous plaît-il que nous fassions une partie? — Volontiers.

Le vieillard prend vite une prise de tabac, place son mouchoir à ses côtés, mêle le jeu, et chacun tire à soi. Au vieillard la première pose! il triomphe. C'est qu'il est de la première force à ce jeu, l'honnête homme.

Vous perdez, et le vieillard vous dit : Nous ne jouons rien, n'est-il pas vrai? — Rien absolument. Le domino est comme les dames ou les échecs, qui indemnissent suffisamment les joueurs par le plaisir qu'ils procurent.

— C'est la vérité! Je marque encore vingt-cinq points.

Onze heures sonnent. Vous jouez depuis trois heures environ. Le vieillard se lève. Je coucherais ici, dit-il, tant ce jeu m'intéresse. Mais je n'aime pas à rentrer tard chez moi. A demain. Je vous donnerai votre revanche.

Le pauvre vieux n'est pas plutôt sorti, que la dame du comptoir vous apostrophe en disant : Vous ne vous doutez guère, M. Germain, du plaisir que vous avez fait à ce vieux fou. — Comment cela? — Il y a plus de six mois qu'il rôde dans tous les cafés des environs, sans pouvoir rencontrer quelqu'un qui veuille faire sa partie. — Et d'où vient qu'on ne veut pas faire sa partie? — C'est bien simple; il joue trois heures de suite sans *consommer* même un petit verre. Il n'est pas possible d'y tenir. Tous nos Messieurs trouvent que, pour être amusant, le jeu de domino

doit être intéressé. — Je ne partage pas cette opinion.

Le dame du comptoir fait une légère grimace ; vous n'avez pas l'air d'y faire attention, et le lendemain, à la même heure, vous revenez au café où vous trouvez assis à la même place votre vieillard de la veille, qui, en vous attendant, lit encore le *Journal du Commerce*.

La partie s'engage de nouveau ; et ainsi pendant une semaine, pendant tout un mois, pendant tout un an, jusqu'à ce qu'enfin, le choléra-morbus venu, vous soyez cloué sur votre lit par une cholérine. Voilà deux soirs de suite que vous n'avez pu paraître au café ; huit jours aussi que votre vieillard n'y a pas montré le bout de sa perruque.

Vous êtes donc sur votre lit, pâle, fiévreux, triste, seul ; car vous êtes pauvre, et déjà avez-vous envoyé votre habit en gage pour payer les drogues de votre apothicaire.

On vous apporte une lettre ; vous l'ouvrez ; voici ce qu'elle contient : « Monsieur, vous êtes invité à passer le plus promptement possible chez M^e Chapelier, notaire, qui a reçu le testament de M. Jean-Pierre Sicard, décédé ; lequel vous institue son héritier pour une somme de cinq cent mille francs.

Vous êtes guéri de la cholérine ; vous vous levez, vous empruntez un habit à votre cousin, et vous courez chez M^e Chapelier, qui vous apprend que M. Jean-Pierre Sicard, décédé votre bienfaiteur pour cinq cent mille francs, est le pauvre vieux bon homme dont vous avez fait la partie de domino pendant un an.

A QUEL SIGNE ON RECONNAIT UNE VEUVE.

(MŒURS PARISIENNES.)

Si l'on me demandais à quel signe je reconnais une personne affligée, je répondrais tout de suite que je la reconnais à son affliction.

Je suis observateur et naïf. Demandez-moi pourquoi les tambours-majors ont de grosses cannes, je vous dirai qu'ils ont de grosses cannes parce qu'ils sont tambours-majors. J'ai l'esprit naturellement très-vif et singulièrement apte à la découverte de la cause des choses. Lucrèce, qui chercha cette cause toute sa vie, n'a guère rien trouvé que Marolles et M. de Pongerville pour le traduire. Moi qui ne suis pas un Lucrèce, j'ai trouvé mieux que cela. Je sais à quel signe on reconnaît une veuve.

J'ai pour maxime qu'une chose trouvée appartient à tout le monde. Si je trouvais la peste, je vous la donnerais. Mon père m'a toujours dit que la générosité est une vertu. Mon père mourut insolvable ; je veux imiter mon père.

J'ai trouvé à quel signe on reconnaît une veuve. Ce signe, je vous le livre, je vous l'abandonne, faites-en votre profit. J'ouvre la bourse de mes découvertes : prenez, c'est de l'or en barre.

Vous savez d'abord que les veuves sont vêtues de noir ; mais il est clair que cela ne signifie rien, car au Japon et en Chine les veuves sont vêtues de blanc. A cela vous m'objecterez que je n'entends pas parler, sans doute, des veuves japonnaises ou chinoises. C'est juste : nous sommes à Paris, je parle des veuves de Paris. Cependant je vous prierai à mon tour de ne pas mêler le nouveau Paris avec l'ancien Paris. Vous vous perdriez en route, vous ne sauriez plus où vous en êtes. Dans le vieux Paris, les veuves portaient le deuil en blanc. Prenez-y garde.

Donc nous habitons le nouveau Paris, le Paris du 19^e siècle, où les veuves des rois comme les veuves des simples particuliers portent le même costume, au faste de la tristesse près.

J'arrive ; patience.

Il est un signe tout particulier, qui fait que sur-le-champ on peut se dire, sans crainte d'erreur : « Voilà une veuve ! » C'est toujours bon à savoir pour les jeunes gens à marier.

Il y a de gros livres de morale, de gros livres d'histoire, de gros livres farcis de platitudes et de science qui ne contiennent pas, en dix volumes, un fait aussi utile à l'humanité, une découverte aussi précieuse pour l'étude du cœur, que le fait et la découverte dont je prétends faire cadeau à mon siècle.

On reconnaît une veuve...

Premièrement, une veuve est pâle.

Secondement, une veuve a un petit chien qu'elle promène.

Troisièmement, une veuve perd toujours son petit chien.

Quatrièmement, une veuve fait mettre dans les *Petites Affiches* qu'elle a perdu son petit chien. Ce qui est une excellente occasion pour qu'un jeune célibataire le lui rapporte.

Mais j'ai dit qu'on reconnaît une veuve à UN signe ; et je m'aperçois que j'ai parlé de sa pâleur, et de son petit chien, et d'un jeune célibataire, et des *Petites Affiches*. Voilà quatre signes, c'est trois fois plus qu'il n'en faut.

Il est possible qu'on puisse reconnaître encore une veuve à sa haine pour le mariage, à son horrible tristesse, à sa profonde douleur, à son dégoût invincible pour le spectacle, les petits jeux de société, la danse, la musique et les hommes...

Quant à moi, historien fidèle et candide, je suis forcé de convenir qu'une seule et unique chose m'a fait toujours distinguer une veuve d'une jeune fille qui a perdu son amant, d'une mère qui a perdu son fils, d'une demoiselle qui a perdu sa mère. La femme

qui a perdu son mari, l'épouse désolée, inconsolable, la veuve enfin se reconnaît... à la *barbe* en batiste blanche qu'elle porte au devant de son bonnet.

A. M. F. Coignet.

Et de tous ces amis dont le ciel m'a fait don,
Nul, un seul excepté dont je me glorifie,
N'a de nom qui me soit aussi doux que ton nom.
CH. FROMENT.

Ton ame est donc en proie aux dégoûts du poète ?
Elle n'exhale plus l'harmonieux accord,
Et tu n'oses braver les flots et la tempête
Sans qu'un signal connu t'encourage du bord :
Eh bien, le ciel est bleu, vois-tu : pas un nuage ;
C'est l'heure de livrer son brick aux flots amers,
C'est l'heure de quitter les sables du rivage,
Comme l'alouette des mers !

Coupe le câble, et sors ainsi que le pilote
Qui dirige sa proue à travers les rescifs ;
Pars, et qu'à l'horizon ta blanche voile flotte !
Nous te suivrons, ami, de nos vœux les plus vifs :
« Que des vents alizés le souffle te balance,
« Que la madone soit propice au marinier,
« Que tous les feux du soir conduisent vers Bizance
« Le navire d'André Chénier ! »

Ne te souvient-il plus de la vive auréole
Qui brilla sur ton front comme une gerbe d'or,
Losque, devant tes pas ouvrant son capitole,
Lyon battait des mains à ton premier essor (1) ;
Quoi ! d'un jour aussi beau tu n'aurais plus envie ?
Ton œil sans être ému voit-il ces lauriers verts,
Et dans ces souvenirs dont s'embaume la vie
Ne peux-tu puiser les beaux vers ?

Je t'ai compris ; ton cœur se débat sous la muse,
Et de Paganini tu couvres les douleurs ;
Tu sais qu'il faut ravir les dons qu'elle refuse,
Qu'artiste, il faut mouiller son archet de ses pleurs ;

L'athlète doit périr à force de lutter,
Les hymnes sont l'adieu de l'oiseau du Céphyse,
Le rossignol meurt de chanter.

Ah ! qu'importe ? Exhalons cette voix de notre ame,
Dût la gloire pour nous éclairer un tombeau,

(1) Le *Siège de Lyon*, poème dithyrambique, couronné par l'Académie de cette ville, en 1825. M^{me} Amable Tastu, ainsi que plusieurs autres poètes de l'époque, était au nombre des concurrents.

En 1828, M. Coignet a obtenu à la même académie une seconde couronne, pour l'*Eloge historique du major-général Martin*, mis au concours par cette Société savante.
(Note de l'Auteur.)

Et que nos vers, créés pour des lèvres de femme,
Soient plus doux, s'il se peut, que les chants de l'oiseau ;
Que l'air n'altère point leur grâce virginale,
Qu'ils vibrent au dehors comme ils sont dans nos cœurs,
Que l'amour des vertus de nos hymnes s'exhale
Comme le parfum sort des fleurs !

Courage donc, poète, et prends ton luth sonore,
Pose-toi sur la branche, oiseau mélodieux,
Rends-nous les sons touchans qui plaisaient à Valmore,
Et que le vent les porte à l'oreille des dieux !
Moi, je serai tout fier d'avoir, comme l'apôtre,
Réveillé dans ton sein le vieux culte endormi ;
Rien ne me charme tant que les succès d'un autre,
Lorsque cet autre est un ami.

AIMÉ DE LOY.

GRAND-THEATRE.

DES DÉBUTS EN GÉNÉRAL.

Débuts ! débuts ! que vous ai-je fait ? que me voulez-vous ? Depuis un mois on ne voit, on n'entend que des débuts sous toutes les formes, dans tous les tons et sous toutes les couleurs : tantôt c'est un jeune premier qui vous déclare sa flamme les pieds en dehors et le gant jaune sur le cœur ; tantôt c'est une *Dugazon* qui vous jette ses roulades cadencées, un ténor ses fioritures fouettées à grands coups de luette, ou un *Baryton* ses *traits* hermaphrodites. Si, assourdi ou charmé par tant de gosiers mélodieux, vous vous retournez vers la scène où l'on doit parler sans chanter, mais où malheureusement on chante souvent en parlant, vous n'échappez point encore aux débuts ; là ils crient, pleurent, maudissent, assassinent, empoisonnent et adultérissent, ni plus ni moins que les plus vieilles colonnes du drame. Vous réfugiez-vous dans les bras de ce petit drôle que le Français créa, dit-on, quand il était malin, le début-cauchemar vous y suit encore ; là il vous apparaît sous les traits de deux revenans dont le public a fêté la résurrection sans doute par amour pour le merveilleux... Et puis il y a de ces débuts qui se glissent à la faveur de la foule ; la colle de l'afficheur n'a point placardé leurs noms à l'immuable muraille ; ce sont des rats de coulisses dont les entrailles ont vibré aux sons harmonieux des claques ; ils arrivent tout alléchés, et s'ils n'ont point de claques ou de sifflets, c'est que les mains en tombent des bras de stupéfaction et de surprise... Et tout cela, c'est-à-dire ces débuts de chant, de drame, de comédie et de vaudeville, vous en êtes asphyxié dans la même soirée, sur les mêmes planches, à la clarté du même lustre, au Grand-Théâtre enfin ; et il paraît que cette capitulation de genres, véritable macédoine babélique, sera continuée, dit-on, pendant toute l'année théâtrale ; c'est là un essai de M. Lecomte comme directeur ; aussi

ne désespère-t-on pas de voir le séduisant Chapolard en conter à Marguerite de Bourgogne, et la *grosse-Major* s'amouracher de Bertram; ce sera fort beau vraiment, et surtout cela témoignera du bon goût du public lyonnais. Mais malheureusement nous n'en sommes encore qu'aux débuts avec lesquels j'ai hâte d'en finir. Notre mission de journaliste serait douce et facile, si nous n'avions qu'à signaler l'apparition de chanteurs à la voix fraîche, étendue et pure; si nous conservions toujours des chanteuses gracieuses et savantes, comme M^{mes} Derancourt et Vadé-Bibre; une basse grave et sonore comme Gustave Blès, des comédiens comme Valmore et Duprez, moins ses accès de pantinades; des actrices pour le drame comme M^{me} Meynier, et pour le vaudeville comme M^{me} Herliska.

Un mot sur le personnel des débuts.

A tout seigneur tout honneur. M^{me} Corrége est la reine des débutantes, d'abord parce qu'elle tient les premiers rôles, ensuite parce qu'elle y est bien placée; son premier début dans *les Enfants d'Edouard*, nous avait fait craindre de ne trouver en elle qu'un talent sans originalité, elle nous a complètement rassuré depuis, surtout par la manière dont elle a joué Marguerite de la *Tour de Nesles*, M^{me} Corrége pourra cependant faire mieux encore lorsqu'elle sera parvenue à corriger l'emphase qu'elle donne à son regard et à ses terminaisons de phrases, la nature l'a créée une fort belle reine de théâtre, il ne faut pas donner un démenti à la nature en cherchant des effets outrés.

Allez voir *Angèle* ou *les Enfants d'Edouard*, et vous distinguerez assurément M^{me} Adolphe à sa jolie figure et à son jeu décent et gracieux. Quand l'habitude de la scène et quelques bons conseils auront chassé certain embarras qui fait souvent tort à sa mémoire, cette actrice sera charmante.

La même soirée nous a présenté M. et M^{me} Ray; nous n'osons pas juger sévèrement sur un premier début; M. Ray nous a paru excessivement rococo dans le rôle de Shakspeare de la *Pièce à l'étude*, nous l'attendons à un autre essai. M^{me} Ray est jolie, c'est déjà beaucoup; avec cela elle a une petite voix qui n'est pas sans charme, et que l'étude formera, nous l'espérons; au surplus, comme troisième chanteuse, M^{me} Rey a parfaitement bien chanté et joué le rôle d'Olivier dans *Jean de Paris*.

Heymann a continué ses débuts dans *Robert*, qu'il partage avec Derancourt; nous avons déjà reconnu à ce débutant les avantages d'un fausset assez gracieux et une heureuse facilité dans les *floritures*, mais par ce jugement nous sommes cependant loin de le placer au rang de premier ténor, nous le trouvons même dans certaines parties de *Robert* bien au-dessous de Derancourt, qui du reste a l'incontestable supériorité que donne une étude consciencieuse et constante de

l'art. Heymann a presque échoué dans *la Muelle*. Selon nous, les rôles qu'il nous paraît le mieux comprendre sont ceux où la *manière* règne au lieu du génie; ainsi il chante bien *Fra-Diavolo* et Georges de la *Dame blanche*. Nous l'engageons à étudier beaucoup, il en a besoin: il faut autre chose qu'une routine de scène pour devenir bon musicien; qu'il travaille donc avec acharnement, s'il veut justifier le choix que M. Lecomte a fait de lui comme premier ténor.

L'apparition de M. Barbot dans le bailli du *Rossignol*, a fixé avec justice la place de cet artiste comme deuxième basse-taille; sa voix est belle et moelleuse; elle manque de souplesse pour l'emploi de *Baryton*; c'est une qualité que l'étude fera acquérir, et nous espérons que M. Barbot se montrera le digne émule de Gustave Blès.

M. et M^{me} Adam ont reparu dans le vaudeville; le public lyonnais qui les a jugés depuis long-temps, et qui sans doute les aime, les a applaudis.

M. Seymours a résilié son engagement, cependant il continue toujours, *par complaisance* dit l'affiche, à remplir l'emploi de *Martin* sur lequel il a été jugé trop sévèrement pour que nous y revenions, mais est-ce que M. Lecomte pense ainsi suppléer long-temps encore à un emploi indispensable à l'opéra comique, ne doit-il pas craindre que la *complaisance* de M. Seymours ne parvienne à lasser celle du public?

En voici assez sur les débuts et les débutans; cette lourde tâche ne doit cependant pas nous faire oublier nos anciens devoirs, aussi nous signalons avec un sentiment de plaisir bien vif les succès de M^{me} Derancourt dans *Jean de Paris*, la *Dame blanche* et dans le *Rossignol*, où elle a fait assaut de grâce et de souplesse mélodieuse avec la divine flûte de M. Donjon. Nous finirons par le juste tribut d'admiration que nous devons à la *Somnambule* M^{me} Lecomte, que les débuts enlèvent depuis trop long-temps aux bravos du public. Dira-t-on maintenant que j'ai tort de crier haro! sur les débuts?

Avec moi l'ouverture du Gymnase lyonnais!

Proc.

LE PÈRE LACHAISE.

Recueil (in 4° Jesus) de 150 dessins au trait des principaux Monumens de ce célèbre cimetière, avec échelles de proportion, ouvrage moral, neuf en ce genre, et d'un véritable intérêt, par QUAGLIA, ex peintre attaché à l'Impératrice JOSÉPHINE. Prix, (expédié franco) 12 Fr. Pour éviter toute contrefaçon, s'adresser à l'auteur, rue de Harlay-du-Palais, n.° 2. Joindre la valeur à la demande, par un mandat sur la Poste ou sur une maison de Paris. — Le Roi des Français et le Roi de Suède et de Norwège ont souscrit à cet ouvrage.

Une action du JOURNAL LE CONSTITUTIONNEL, ou le quinzième de la propriété de ce journal, vient d'être vendue CENT-DIX-NEUF-MILLE FRANCS.